

# La famille Chartier

Beaucoup d'entre vous ont entendu parler des fameux «Bouillons Chartier». Ces restaurants (une vingtaine avant la guerre de 1914) étaient renommés pour leur fameux bouillon de pot-au-feu et recevaient le Tout Paris.

Le premier établissement fut ouvert en 1896, rue du Faubourg Montmartre et tenu par Frédéric Chartier et sa femme ; son frère Louis dit « Camille » s'installa rue Racine avec sa femme Claire, une jeune fille rencontrée à Andrésy qui y tenait l'hôtel restaurant Nicolle avec sa mère. Camille Chartier offrit à sa femme la propriété située au 36, boulevard Noël-Marc.



## **Sa petite fille, Claude Février, raconte ses souvenirs :**

*« La maison a été construite en 1880 sur une partie du terrain de la propriété du château de la comtesse de Marsan, rendez-vous de chasse de Louis XV aujourd'hui bibliothèque de la ville. Le vieux bâtiment perpendiculaire à la maison abritait les écuries ; derrière les murs s'étendaient des champs de vigne qui produisaient le fameux ginglet.*

*Ma grand-mère était très jolie et avait dix huit ans quand mon grand-père l'a rencontrée, il en avait trente de plus ! Ils eurent une fille, mariée à un antiquaire, et de cette union naquit une fille, Claude, épouse Février, l'octogénaire que je suis.*

*Mon arrière grand-père maternel Legay était serrurier d'art à Andrésy. Après la mort de mon père à la guerre de 1914, ma grand-mère m'a élevée.*

*Je me souviens qu'à l'église, c'était elle qui donnait le pain béni, en fait de la brioche, et moi je marchais devant elle avec un cierge. Le curé s'appelait l'abbé Lecomte. »*

« J'ai appris à monter à bicyclette sur le chemin de halage à la place du marché actuel ; le tacot y passait une fois par jour, je m'en souviens d'autant plus qu'il a écrasé mon petit chien l'année de mes douze ans !

Devant la maison se trouvait notre bateau-lavoir ; à l'intérieur il y avait deux grandes caisses avec de la paille sur le sol, le devant s'ouvrait et on lavait le linge dans la Seine. Une fois par mois, on faisait bouillir de grandes lessives dans la cour où on étendait le linge.

Dans l'île en face, mon oncle cultivait des asperges et des pommes de terre.

J'avais dix sept ans quand l'électricité a été installée ; avant, il n'y avait pas de chauffage dans les chambres... En arrivant de Paris au printemps, il fallait faire sécher les matelas pendant deux jours !!!

En 1920, il n'y avait pas de marché ; le laitier Lelous, le poissonnier et le boulanger passaient dans la semaine. Sinon il y avait beaucoup de commerces dans la rue de l'église : boucher, épicier, serrurier, charcutier, boulanger.

Pour le marché, il fallait aller à Conflans : on prenait la « norvégienne » avec ma grand-mère, on jetait une corde au passage d'une péniche pour s'y attacher et on se faisait tirer !!!

Je me rappelle l'autocar qui faisait halte devant la Civette en 1934 ou 35. Le chauffeur partait à huit heures pour la Porte Maillot en passant par Conflans, la Frette, Cormeilles en Parisis ; il revenait vers midi pour déjeuner à la Civette, repartait avant quatorze heures pour être de retour vers dix huit heures trente.

Quand j'étais petite, il y avait des distractions: le patronage, la distribution des prix, les bals et le cinéma.

Je me souviens très bien du garde champêtre: tous les jeudis matin, il lisait ses avis au son du tambour; en septembre 1939, il est venu annoncer la déclaration de guerre.

Il y avait aussi Martin le bedeau, avec son chapeau à plumes et ses faux mollets qui bougeaient à droite et à gauche, ça nous faisait rire...



A vingt ans, j'ai passé mon permis de conduire ; en arrivant de Paris, au Pointil, des enfants sont arrivés en courant devant la voiture. Parmi eux, Joseph Balma qui a tenu plus tard la droguerie près de l'église; j'ai essayé de l'éviter mais je l'ai touché avec le pare-choc et lui ai cassé la jambe... Je me suis sentie très fautive, et depuis il me dit en plaisantant que j'ai voulu l'écraser !!!

Pendant la guerre, j'étais à Paris. Je n'aime guère évoquer cette période. Plus tard, j'ai connu mon futur mari, un journaliste ; ma mère disait : « On épouse un notaire, un avocat ou un médecin, mais pas ce romanichel ». J'ai fait ma valise et pris la poudre d'escampette. A l'époque, il fallait le faire ! »



# La famille Noël Marc

Sa petite nièce Pâquerette Brosset raconte ses souvenirs :



« Je suis née au 3, de la rue du Général-Leclerc, à côté de l'ancienne poste. La maison appartenait à mes grands-parents et possédait un jardin et une terrasse qui allait jusqu'à la Seine ; il y avait quatre tilleuls, plantés en même temps que ceux du boulevard; c'est mon grand-oncle, le maire Noël Marc qui s'en est occupé.

Quand il a été élu maire, Monsieur Thil m'a envoyé ses discours.

Mes grands-parents avaient acheté le restaurant qui est juste derrière le Monuments aux Morts. Il y avait un autre bâtiment de trois pièces (la cuisine, le bar et la salle à manger) qui a brûlé, il n'existe plus.

C'était un restaurant/maison de pêche: à l'époque les Parisiens venaient le samedi et le dimanche pêcher au barrage. Ils prenaient quelquefois trente kilos de poissons et étaient désolés car leurs femmes ne voulaient pas les éplucher. Alors ma mère disait « Ne vous faites pas de soucis, ma fille va vous les faire ». Et moi j'épluchais les gardons. Depuis je ne peux plus voir les poissons d'eau douce en peinture !!!

Après j'ai habité à Paris pendant cinquante quatre ans et travaillé dans la haute couture. J'ai une amie, née aussi à Andrésy, on allait ensemble à l'école quand on avait trois ans. Elle a tenu pendant vingt ans le café hôtel de la Gare, de 1960 à 1980. Son mari c'était Léon Savinel, il était coiffeur à côté du Café des Sports et a eu une allergie, c'est pour ça qu'ils ont acheté le café. »





— Le café de la Gare

« Avant, il y avait des fêtes sur la Seine, de la joute à la lance. Les pompiers venaient dans l'île boire chez nous. C'est moi qui allait les chercher à la rame; j'avais quatorze ans, ils étaient quatorze dans un bateau de cinq mètres et je devais les ramener tous du restaurant jusqu'au Monument aux Morts !! Les passagers ne m'aidaient pas parce qu'ils avaient trop bu. Ben j'étais costaud...



Collection Anicourki

Andresy - La Mairie

— L'ancienne mairie/école

Pour aller à l'école, je traversais la Seine quatre fois par jour; j'allais à l'école en bas, c'est seulement en 1932 que l'autre a été construite. Il y avait des garçons aussi. C'était avec monsieur Lagut, mon mari a été avec lui, il tirait les oreilles. C'était aussi la mairie : je me suis mariée là. Ma sœur

est allée dans l'île avec les pompiers et FR3 tourner un film il y a vingt ans. »

« A l'époque, il y avait sur la Seine des trains de péniches avec les remorqueurs: sept ou huit péniches avec un câble qui faisait je ne sais pas combien, peut-être cinquante mètres. Quand c'était l'heure de partir à l'école et qu'on voyait un remorqueur



A. C. 37. - ANDRESY. - Les Nouvelles Ecoles

— Les nouvelles écoles

arriver, ma mère approchait, approchait, et vite on passait sous le câble, sinon ça durait trop longtemps !! Des fois il y avait des vagues, et l'hiver c'était pas toujours drôle...

Je n'ai jamais vu la Seine complètement gelée, mais j'ai vu le contraire, une année il n'y avait pas d'eau, on voyait la deuxième berge.



Une fois, mon père m'a fait une blague: il pleuvait, je rentrais du catéchisme et j'avais un parapluie; mon père a fait exprès de tirer le bateau avant que je sois complètement montée et mon parapluie est tombé... Hé bien, je l'ai retrouvé planté dans la deuxième berge des années plus tard, il était resté dedans !!!

J'ai entendu parler d'un couvent, mais je n'ai jamais vu de bonnes sœurs là bas (en face de la boucherie) ; il y avait une école de bonnes sœurs à côté de la nouvelle poste ; ma mère qui était née en 1893 y est allée, les bâtiments ont été détruits depuis.

J'ai bien connu la maison de madame Chartier, j'ai même vu son premier mariage. Chartier, c'est toujours un restaurant à Paris mais je n'y suis jamais allée.



— Champignonnière de Maurecourt

Pendant la guerre, nous allions nous réfugier dans la carrière à champignons à Maurecourt avec l'actrice, comment elle s'appelle... Annie Ducaux, et Bernard Lancret. On dormait sur la paille et j'avais une belle-sœur qui racontait des histoires ; on était nombreux alors on dormait pas, on n'avait pas envie de dormir, on riait. »

« Mon mari était prisonnier à Vienne en Autriche, au STO ; il s'est échappé de manière rocambolesque, on pourrait en faire un film ; il s'est sauvé plusieurs fois jusqu'à ce que ce soit définitif : on s'est marié pour qu'il puisse avoir une permission, et puis il a oublié de repartir... Il a fait tamponner ses papiers à la gare de l'Est, et il a fait semblant de partir !

Je me souviens d'une anecdote sur Bernard Lancret : il ne voulait pas aller au salon de coiffure de Léon, il fallait que celui-ci aille lui couper les cheveux à domicile.

J'ai connu aussi Lise Delamare ; elle habitait boulevard Malesherbes et moi je travaillais dans la mode. J'étais représentante chez Pierre Mesrine, le père de Jacques. J'y suis restée trente sept ans ; on faisait de la broderie et moi je visitais les couturiers.

Mon grand-oncle Noël Marc habitait dans une maison à peu près entre la librairie Point-Virgule et l'agence immobilière, il y a une grille et une grande maison au fond d'une grande allée.

Il est enterré dans le premier cimetière, la première tombe en rentrant. »

## Cla-cla la cigogne

### Gilbert :

« Je me souviens de l'avoir vue perchée sur le pont de Conflans à regarder passer les bateaux. Les automobilistes s'arrêtaient pour la contempler, ce qui provoquait souvent des embouteillages. »

### Pierre Descartes :

« On la surnommait Cla-Cla à cause du claquement de son bec. Quand elle se posait sur la route, les voitures la contournaient ou attendaient qu'elle s'envole. Le dimanche, la cigogne allait sur le stade en face du garage Le Manach, elle s'emparait du ballon de foot et le match était suspendu car il fallait changer de ballon. A Fin d'Oise, elle allait déranger les joueurs de boules et, pendant les récréations, elle venait dans la cour de l'école des garçons à Saint-Exupéry, toujours à cause des balles. »

### Gabrielle Taillefer :

« C'est un gars, revenu de la guerre d'Algérie, qui avait ramené une cigogne blessée, elle n'avait qu'une patte ; il lui a fait mettre une attelle en plastique, ça marchait bien.

C'était un marinier, je crois, ça se passait à Fin d'Oise ; la cigogne allait partout, elle se baladait sur le marché, tout le monde la connaissait. C'est un chasseur qui l'a tuée un jour»

# Les mendiants

## **Germaine Fontaine :**

« A Andrésy, il y en avait qui passaient. Certains n'avaient pas faim! On était tout jeunes mariés, on n'avait pas grands sous. Mon mari était parti travailler, il avait oublié son casse-croûte. Une bonne femme est venue avec un panier « j'arrive de Pontoise, mon mari est à l'hôpital... Vous voulez pas me donner quelque chose j'ai tellement faim » Je lui ai donné le casse-croûte de mon mari, elle l'ouvre et dit : « Vous me donnez que ça de fromage ». J'ai dit « Ecoutez Madame, on est jeunes mariés, c'est mon mari qui a préparé son casse-croûte et faut croire qu'il a trouvé que c'était bien pour un homme et si vous trouvez que c'est pas bien c'est que vous n'avez pas faim ». Elle l'a pris en marmonnant.

Le lendemain, j'étais chez le charcutier. La femme qui était marchande de vins arrive à ce moment-là et nous raconte qu'une bonne femme était venue avec un panier couvert qui contenait au moins une quinzaine de casse-croûtes en disant « Tenez, voilà tout ça pour votre chien, donnez-moi un verre de vin » .

Elle l'a enguirlandée en lui disant : « Vous n'avez pas honte ! » Elle lui a donné quand même et l'a foutue dehors ! C'est arrivé aussi au début de la guerre de 1940. Des gars nous réclamaient une bouteille et un casse-croûte. Ils étaient planqués et ne voulaient pas aller avec les Allemands. Ils voyaient bien que c'était une maison de culture. Bien sûr on leur donnait. »

## **Anne :**

« Quand j'étais petite, au début des années cinquante, il y avait des gens qui vivaient à Denouval, dans les ruines d'une des maisons détruites par les bombardements. Il y avait un homme, toujours le même, qui passait régulièrement à la maison pour demander à manger ; ma mère lui préparait un gros casse-croûte, des fruits et lui donnait une ou deux pièces qui servaient à acheter de la boisson ! Cela a duré plusieurs années, et puis les ruines ont été rasées, on n'a plus vu personne. »

# La traite des blanches

## **Germaine Fontaine :**

«Entre 1910 et 1912, il y eut un trafic de traite des blanches de l'autre côté de l'île, face à Achères. A Paris, de jeunes gars faisaient la cour à de jeunes ouvrières et leur proposaient du travail. Ils les amenaient à Andrésy passer un bon dimanche dans l'île. Ils les y laissaient seules sous le prétexte qu'un patron allait venir les chercher le lendemain.

Un jour, un couple est venu voir un groupe de femmes qui bavardaient devant chez la matelassière et leur a demandé si elles connaissaient un des restaurants hôtels où on embauchait des jeunes filles pour diverses professions. Elles leur ont proposé d'en parler à Nicolle (de la Civette) qui ne savait rien et a parlé d'un bar ou d'un restaurant de l'île. Le couple a laissé son adresse, ils étaient très inquiets car leur fille était partie avec son fiancé pour le dimanche au bord de Seine, éventuellement pour trouver un travail de saison. Cela faisait quinze jours et pas de nouvelles. Quelques jours après, même chose par des parents affolés. Les gens d'Andrésy, inquiets, leur ont dit de s'adresser à la police, afin qu'ils enquêtent. Après un assemblage d'indices par les uns et les autres, la police a arrêté la bande de trafiquants qui emmenait les jeunes filles par bateau (en péniche) après les avoir droguées, vers l'étranger. On pensa à une vingtaine mais on croit à beaucoup plus. »